

## Laudatio

Cher Frédéric Ciriez,

**Mélo**, votre deuxième roman, a conquis le jury du prix Franz Hessel. A l'unanimité. La délibération fut rondement menée, et les membres du jury purent se consacrer à l'étude de la carte : en France, les décisions importantes se prennent souvent à table. A vrai dire, nous avons déjà repéré votre singulière originalité, servie par une écriture puissante, lors de votre premier roman, les néons sous la mer. Cette fois, nous n'allions pas laisser vous échapper. Nous rappelant à notre mission, faire connaître de nouveaux talents littéraires français outre-Rhin -et vice versa-, il nous a paru urgent que les lecteurs allemands puissent vous découvrir.

**Mélo**, c'est un mélodrame parisien en trois actes subtilement agencés. Trois personnages, qui se croisent à peine, poursuivent chacun leur trajectoire, le temps d'une journée, le 30 avril 2013 à Paris. Les trois parties de ce triptyque urbain sont intitulées Transfixion, Transformation et Transaction, s'attachent successivement à un syndicaliste au bord du suicide, à un éboueur congolais se transformant le soir en « Parfait de Paris », enfin à une étudiante en école de commerce d'origine chinoise vendant des babioles dans la rue. Le premier échoue à transformer le monde. Le second cherche à s'en échapper par un rêve d'élégance. La troisième n'a aucune illusion sur le monde, où tout s'achète et se vend.

A la manière des tableaux de Hopper, chaque personnage, encapsulé dans sa solitude, est plongé dans un décor hyperréaliste qui le fige. On n'est pas loin de penser à Pérec, tant les "choses" et les objets qui les entourent sont presque que plus vivants que les hommes.

Votre écriture, ciselée, s'adapte à chacun de vos personnages. Froide et impersonnelle comme un traité de sociologie pour le syndicaliste, dont on ne connaît pas le nom, mais dont les goûts, le dernier livre lu et l'expression favorite sont recensés comme des épitaphes.

Le style s'anime comme une mélopée de rap avec le sapeur congolais, qui s'exprime à la première personne du singulier: nous voici dans la peau de l'"ambianceur" fastueux et flambeur, qui use d'un langage fleuri et savoureux. De sa benne à ordures à sa métamorphose en Prince de la nuit, on aimerait ne jamais quitter Parfait et sa magie du Verbe.

Mais déjà l'écriture se lisse et nous glissons à roller avec la jeune Chinoise mercantile ceinte de son "glorifyer", panier ventral où elle étale ses marchandises, son appât du gain et son spleen.

En décrivant un Paris d'aujourd'hui où chacun consomme et finit par se consumer, vous avez, cher Frédéric Ciriez, bien des affinités avec l'univers satirique et impitoyable de Jonas Lüscher qui, comme vous, révèle, derrière l'apparence, les fêlures et fragilités d'un monde en sursis. Nous passons ainsi d'un mélo un jour de printemps à Paris au printemps des Barbares. Au fait, le troisième personnage de Mélo s'appelle... Barbara.

## Laudatio

Lieber Jonas Lüscher,

Ihre Debütnovelle, **Frühling der Barbaren**, beginnt wie eine humorvolle, leichte Satire eines reichen Schweizer Fabrikanten, der von seinem Direktor in die Ferien geschickt wird, und zwar in ein „Tausend und eine Nacht“ Resort in Tunesien. Unser Schweizer ist ein passiver, altmodischer Industrieller, der die Ereignisse distanziert einem Ich-Erzähler schildert. Das Traumhotel in der Wüste ist im Besitz einer reichen tunesischen Familie, mit der er in Geschäftsverbindung steht und die ihn einlädt.

Hinter der schönen Fassade entdeckt er allerdings die Kehrseite: einen armen Kamelbesitzer, dessen sämtliche Kamele von einem Bus überfahren werden, einen ehemaligen Schwimmchampion, der als Bademeister im Hotel arbeitet.

Junge Engländer aus der Londoner Finanzwelt haben in der Oase ihre Freunde zu einer Hochzeitsfeier eingeladen. Der reiche Schweizer freundet sich mit den Eltern des Bräutigams an, einem exzentrischen Soziologen und einer Englischlehrerin, die anscheinend die Kulturwelt vertreten. Die Englischlehrerin rezitiert zur Hochzeit ihres Sohnes ein Gedicht des Amerikaners Gary Snyder „*The Axe Handle*“.

Geschickt haben Sie uns Leser in eine zunächst nette Geschichte hineingelockt. Auf einmal jedoch, kurz vor dem Ende, greifen Sie zur Axt und zerschlagen alle Illusionen. Das Paradies wird in 24 Stunden zur Hölle.

Sobald das wirtschaftliche Zentrum Londons zusammenbricht, die jungen Banker gekündigt werden, ihre Kreditkarten und Telefone nicht mehr funktionieren, werden alle von heute auf morgen zu Barbaren. Tollwütig schlachten sie Kamel, Hund, Bademeister und stecken die Traumoase in Brand. Der zweite arabische Frühling bricht aus: die reichen Ausbeuterfamilien fallen selbst der Rache des Volkes zum Opfer.

Unser Held kann sich noch retten, aber entdeckt kurz zuvor, dass sein Betrieb der Komplize einer widerlichen Verletzung der Menschenrechte ist. Dünn ist die Kruste der Zivilisation.

Mit **Frühling der Barbaren** haben Sie, lieber Jonas Lüscher, einen engagierten Roman geschrieben, den Roman eines Europäers, der sich nicht damit abfinden will, dass die europäischen Werte - Menschenrechte, Demokratie, Brüderlichkeit - einfach vergessen werden. Sie richten deshalb unseren Blick auf das andere Ufer des Mittelmeeres, auf den Rand Europas, nämlich dorthin, wo unsere Widersprüche am besten bloßgestellt werden können.

Sie zitieren anfangs Franz Borkenau, den berühmten Kulturhistoriker: „*Barbarei... ist ein Zustand, in dem viele der Werte der Hochkultur vorhanden sind, aber ohne die gesellschaftliche und moralische Kohärenz, die eine Vorbedingung für das rationale Funktionieren einer Kultur ist.*“ Hier, in Anwesenheit beider Kulturministerinnen Deutschlands und Frankreichs erhellt sich dieses Zitat erst richtig.

Ich bedanke mich.

Christine de Mazières